Crise familiale et scénographie de l'inconfort féminin

dans quelques romans féministes africains contemporains

Pierre Suzanne Eyenga ONANA
Université de Yaoundé I (Cameroun)

La cellule familiale nucléaire se veut une entité sociale constituée du père, de la mère et des enfants. A celle-ci, se greffe toutefois d'autres membres, notamment les parents et grands-parents, sans lesquels la structure familiale serait dépourvue de la fibre filiale qui la solidifie. Pourtant, loin d'être ce ferment qui soude les maillons de la chaîne familiale en rap-prochant ses membres au nom de traditions caduques inspirées du patriarcat, la parenté œuvre parfois inconsciemment à sa propre déstabilisation. Il convient dès lors de se demander si la famille ne porte pas en elle-même les germes de sa propre destruction. Celle-ci ne résulte-t-elle pas de pratiques essentialistes diverses dont le fondement est par exemple l'irresponsabilité paternelle ? En d'autres termes, les récriminations des jeunes dans les ro-mans décryptés n'induisent-elles pas une refondation de l'institution familiale de plus en plus exposée à des dysfonctionnements multiformes ? Pour répondre à ce questionnement nous utilisons la sociocritique d'Edmond Cros. Celle-ci s'articule autour d'un diptyque : le phéno-texte et le génotexte. En deux grandes parties, l'étude montre les causes profondes des crises familiales, avant d'illustrer que l'œuvre littéraire reste avant tout une création esthétique significative sous-tendant « un discours sur le monde », c'est-à-dire une vision du monde précise.
Mots-clés : *famille nucléaire, traditions, inconfort féminin, irresponsabilité paternelle, sociocritique.*

Family crisis and scenography of female discomfort
in some contemporary African feminist novels
The nuclear family unit is a social entity consisting of father, mother and children. However, other members are added to it, notably parents and grandparents, without whom the family structure would be devoid of the filial fibre that solidifies it. However, far from being the leaven that binds the links of the family chain by bringing its members together in the name of outdated traditions inspired by patriarchy, kinship sometimes works unconsciously to de-stabilize itself. The question must therefore be asked whether the family does not carry within itself the seeds of its own destruction. Is this destruction not the result of various essentialist practices based, for example, on paternal irresponsibility? In other words, do not the recrimi-nations of young people in the novels deciphered lead to a re-founding of the family institu-tion, which is increasingly exposed to multifaceted dysfunctions? To answer this question we use the socio-criticism of Edmond Cros. It is based on a diptych: the phenotexte and the geno-text. In two main parts, the study shows the deep-rooted causes of family crises, before illus-trating that the literary work remains above all a significant aesthetic creation underpinning "a discourse on the world", i.e. a precise vision of the world.
Keywords: *Nuclear Family, Filial Fiber, Traditions, Feminine Discomfort, Paternal Irresponsibil-Ity, Sociocriticism.*

Introduction

Un regard attentif sur l'âge des commanditaires des attentats suicides dans les scènes de crime de par le monde oblige à pointer un doigt accusateur sur la jeunesse. Muselée par les aînés, en perte de modèles et en déficit de valeurs éthiques, cette jeunesse peine à trouver ses marques dans les dédales d'un espace sociétal où elle semble exclue des chapitres portant sur la gestion des affaires de la cité, à cause parfois des parents. Ainsi, loin d'être ce ferment qui soude les maillons de la chaîne familiale et rapproche ses membres parce qu'exposée à des pratiques de vie caduques inspirées du patriarcat l'en empêche, la classe parentale œuvre parfois inconsciemment à sa déstabilisation de futures familles. Aussi, convient-il, dès lors, de se demander si la famille ne porte pas en elle-même les germes de sa propre destruction telle qu'elle résulte de la vision essentialiste des rapports sociaux alimentés par l'irresponsabilité paternelle ? En d'autres termes, les récriminations juvéniles inscrites dans les romans décryptés n'induisent-elles pas une refondation de l'institution familiale de plus en plus exposée à des dysfonctionnements multiformes ?

La présente étude fonde son discours sur la sociocritique théorisée par Edmond Cros. Pour lui, « *la sociocritique ne s'intéresse pas à ce que le texte signifie mais à ce qu'il transcrit, c'est-à-dire à ses modalités d'incorporation de l'histoire ; non pas d'ailleurs au niveau des contenus mais au niveau des formes* » (Cros, 2003, p. 53). De sorte que le texte émerge de la coïncidence conflictuelle de deux discours contradictoires : le phénotexte et le génotexte. En tant que signifiant nanti d'une signification superficielle, le phénotexte est assimilable à la structure de surface en linguistique. Autrement dit, il « *renvoie au texte imprimé, conçu comme une des réalisations possibles de la langue* » (Cros, 2003, p. 55). Quant au génotexte, il réfère au sens caché ou au signifié, puisqu'il désigne *« les latences sémantiques d'un même énoncé* » (Cros, 2003, p. 57). Il correspond alors au sens ou encore à la structure profonde en linguistique c'est-à-dire à « *une énonciation non grammaticalisée, en ce sens […qu'elle] n'est pas encore mise en formule* » (Cros, 2003 : 56). Cette énonciation n'est donc pas une structure mais est appelée à le devenir « *en se structurant elle-même dans les différentes réalisations phénotextuelles d'un même texte* » (Cros, 2003, p. 56).

Deux grandes parties structurent la présente étude. Dans la première, nous questionnons les causes exogènes et endogènes qui irriguent les crises familiales. Dans la seconde, nous montrons que l'œuvre littéraire reste avant tout une création esthétique signifiante et significative sous-tendant ce qu'un critique connu appréhende comme « *un discours sur le monde* » (Mitterand, 1980, p. 5).

1. L'ancrage phénotextuel : l'inconfort féminin, marqueur de dysphorie familiale

L'inconfort féminin résulte du malaise dans lequel baigne la femme ou la jeune fille dans un cadre familial dysphorique à cause de la mainmise de l'homme. Dans une logique se voulant paternaliste, ce dernier soumet la femme à son emprise suscitant dans la famille une crise à la fois endogène et exogène.

1.1. Crise familiale exogène

Il s'agit à ce niveau de l'action néfaste résultant de personnages externes à la famille mais qui suscitent par leur emprise un dysfonctionnement substantiel. Véritables opposants à l'épanouissement du noyau familial, ces personnages opèrent dans trois registres précis : l'usage de traditions rétrogrades, les conseils inopérants de frères et amis.

1.1.1.Le poids des traditions ou les enjeux de la monoparentalité

Dans certains cas, les mobiles de la crise familiale trouvent leur fondement en amont, dans la genèse même de la famille, c'est-à-dire au moment de sa création. La future famille porte alors les stigmates de sa propre destruction, dès lors que l'agir de ses membres est orienté par des préceptes traditionnels pour le moins rétrogrades qui leur impose une ligne de conduite précise. L'une d'elle consiste pour les parents à choisir d'avance un partenaire de vie pour leur progéniture. Dans une perspective diachronique, on peut alluder que le choix du partenaire de vie imposé date de longtemps dans le texte africain. Entre *Le fils d'Agatha Moudio*, publié en 1967, et *Le journal intime d'une épouse* écrit en 2007, en passant par *Une vie hypothéquée*, rédigé en 1984, le constat est le même : la femme reste un objet de change que le père, cupide, et les traditions ancestrales, proposent au plus grand offreur sans jamais en requérir l'avis.

Tel est par exemple le cas de Mbenda dans *Le fils d'Agatha Moudio*. Orphelin de père à l'âge de sept ans, il se retrouve marié avant même qu'il n'ait pris conscience de son statut et de la disparition de son père. La famille que son père défunt l'oblige à fonder justifie les aboutissants d'un contrat verbal tacitement passé entre lui et son ami Tanga : « *si jamais l'une quelconque de tes femmes a une fille un jour, je t'en prie supplie, donne-la pour épouse à mon fils* » (Bebey, 1968, p. 26). La première crise à laquelle fait face la famille de Mbenda en gestation est donc générique tant les futurs membres appelés à la constituer sont étrangers au projet visant à les réunir pour le restant de leur vie. Dans un monologue expressif, Mbenda stigmatise une frustration génératrice de futures crises familiales, puisqu'elle consiste pour les parents et les beaux-parents à imposer leurs choix à des partenaires de vie inconnus : « *c'est ainsi qu'à l'âge de six ans, je me trouvais déjà fiancé, bien que ma future femme ne fût même pas encore conçue dans le ventre de sa mère* » (Bebey, 1968, p. 26-27).

La tradition africaine rétrograde apparaît ainsi comme une cause fondamentale de disparités et de dysharmonie au sein des membres de familles décryptées dans le cadre de cette étude. Cette tradition se manifeste à travers les modes de conduite aliénants qu'elle impose aux hommes et qui exacerbent la réification des femmes à cause de leur sexe. Dans *Le Fils d'Agatha Moudio*, les immixtions parentales diverses se trouvent renforcées par les conséquences de la monoparentalité. De fait, l'absence du père de Mbenda renforce son implication dans le choix de l'épouse future de son fils puisqu'au village, les dernières volontés du défunt ont force d'injonction, tant il reste admis que : « *la parole acquiert encore plus de puissance à l'heure de la mort, où même les mots prennent l'allure d'ordres sacrés* » (Bebey, 1968, p. 26). N'étant pas du goût de Mbenda, ce précepte villageois scelle définitivement la tension qui oppose Maa Médi, la mère traditionaliste de Mbenda, à un fils progressiste s'estimant au carrefour des temps anciens et nouveaux. Pour Mbenda, « *la femme africaine des temps modernes, elle, a quelque chose à dire […] tout le monde doit profiter du progrès* » (Bebey, 1968, pp. 37-38). La preuve en est qu'une fois marié à Fanny, il la délaisse manifestement au point où cette dernière concevra de Toko, son cousin. En revanche et au mépris des clauses villageoises, Mbenda s'éprend très vivement d'Agatha Moudio, une fille évoluée connue dans la contrée pour ses mœurs légères, sacrifiant ainsi l'harmonie de son couple à l'autel de ses choix personnels. De sorte que sa mère, peinée par l'obstination de son fils unique à vivre avec celle qu'il finira par épouser en secret et par conviction, le maudira par ces mots : « *je sais, quant à moi, que cette petite femme blanche que tu viens d'épouser t'en fera voir de toutes les couleurs […] Ne t'attends plus à me voir chez toi, jamais plus* » (Bebey, 1968, p. 169).

Le mariage de Mbenda ouvre ainsi la voie à la mésentente et à condescendance entre d'une part Fanny, la femme à lui imposée, et sa coépouse, et d'autre part entre sa mère, Agatha, sa femme choisie et lui. Deux familles, celle d'où part Mbenda et celle qu'il aura fondé, sont désormais en crise parce que la liberté des uns et des autres se trouve compromise à l'aune de traditions caduques qui imposent aux individus des règles de conduite. Les querelles récurrentes entre les coépouses Fanny et Agatha Moudio, envenimées par la préférence de Mbenda pour une femme qui ne soit pas du goût des villageois, poussent tout le village à mettre en quarantaine le jeune couple polygamique. Isolé du groupe de pêcheur et du grand cercle villageois, Mbenda fait les frais d'un rejet incommodant tel que le fait savoir les pêcheurs : « *nous aimions bien La loi [Mbenda…] mais quand il s'amuse à épouser une femme qui fait la honte de notre communauté, alors nous ne sommes pas d'accord avec lui…* » (Bebey, 1968, p. 168).

1.1.2.Les stéréotypes de sexe

Il s'agit d'un ensemble de pesanteurs essentialistes qui positionnent la femme comme « *un être né à genoux aux pieds de l'homme* » (Beyala, 1995, p. 11). Aphone, elle subit la dictature phallocratique sans jamais avoir l'opportunité de l'infléchir. Dans les romans décryptés, le regard machiste qui pèse sur la jeune fille et la femme l'affiche comme « *l'inessentiel qui ne retourne jamais à l'essentiel, […], l'Autre absolu, sans réciprocité* » (Beauvoir, 1949, p. 239). À cet égard, la femme assume son histoire comme un fardeau, coupable d'un sexe qu'elle n'a pas choisi au départ. Elle est par ailleurs victime d'un père cupide qui exacerbe sa réification dans la société en la considérant comme un objet de change. À l'instar de Mbenda, le personnage de Ya dans *Une vie hypothéquée* est victime d'une alliance prénatale. Il s'agit d'une convention passée entre son père Kouamé et le richissime Béhira. Ce dernier propose à la femme du villageois un contrat intéressé qui la contraint à faire naître celle qui enrichira sa famille. Le propos qui suit est chargé d'implicite : « *si l'enfant que tu portes est un garçon, il sera mon ami. Si c'est une fille, elle sera mon épouse* » (Adiaffi, 1984, p. 6). En dépit de l'âge avancé de Béhira, Kouamé prend le risque de pousser sa fille entre les bras de ce négociateur futé nourrissant secrètement l'espoir de voir naître sa troisième épouse. Le monologue ci-après révèle les intentions inavouées d'un géniteur avide de gain : « *pourvu que Bosson accouche d'une fille, et je serais à l'abri de tout besoin grâce à Béhira* » (Adiaffi, 1984, p. 28). Le plus cruel dans l'histoire de Ya est qu'elle ignore tout de la transaction en question jusqu'au jour où Ama, sa camarade, en fait cas moins pour se moquer d'elle que pour davantage inviter les jeunes garçons à lui rendre le respect dû à une femme mariée : « *ce que tu peux être une gourde ma pauvre ! Tu ne savais donc pas que tu avais déjà un époux ? Et pourtant ta mère le chante partout* » (Adiaffi, 1984, p. 56).

La famille de Kouamé se transforme dès lors en un vaste espace de luttes passionnées où domine le sentiment de tristesse. L'amertume qui y règne génère des antagonismes verbaux opposant régulièrement parents et enfants. Remontée contre ses parents, Ya se révolte. Elle décide de s'habiller en haillons pour traduire sa rébellion. Evitant tout rassemblement, elle traduit sa rancœur en se réfugiant dans un espace isolé : sa chambre. Décrivant l'inquiétante métamorphose de cette fille et l'atmosphère morose prévalant chez les Kouamé, le narrateur précise que Ya « *dépérissait à vue d'œil* » (Adiaffi, 1984, p. 59). Si Bosson, sa mère s'en inquiète, le père quant à lui ne se préoccupe que de ses intérêts. Il scrute les premières règles de sa fille ; ce qui leur permettrait de jouir de son investissement car « *l'annoncer comme il est de coutume dans ce cas-là. [Ils] pourron[t] alors célébrer son mariage avec Béhira. Ce sera un souci de moins* » (Adiaffi, 1984, p. 59).

Des humeurs mitigées, ponctuées de roublardise et de coups bas alimentent l'ambiance déconfite au sein de la famille. Cette ambiance morose est marquée, d'une part, par les récriminations et autres complaintes de Ya, et d'autre part, par la joie malsaine qui anime des parents hâtés de voir enfin un projet caressé de longue date parvenir à son aboutissement. Le questionnement que Ya destine à sa mère en dit long sur le rejet d'une pratique qui la réifie en tant que femme animalisée aux yeux de la société : « *maman, […], je ne veux pas épouser tonton Béhira. […] parce qu'il est trop vieux et gros pour moi, […] je ne veux pas non plus qu'il se couche sur moi* » (Adiaffi, 1984, p. 60). Le refus par la jeune fille à peine pubère de souscrire à la volonté malsaine de ses parents se bute contre leur incapacité à rembourser tout l'investissement engagé dans le sombre projet matrimonial par le richissime vieillard ainsi que le rappelle Bosson à sa fille : « *Béhira a dépensé et continue de dépenser beaucoup d'argent pour toi et pour nous, parce qu'il te veut pour femme. Si tu refusais, nous ne pourrions jamais lui rembourser* » (Adiaffi, 1984, p. 61). La pression que subit Ya au cœur de sa famille ne l'engage donc pas seule puisque ses parents risquent de perdre gros dans cette affaire accablante. Ya réalise l'immensité de la trahison parentale, persuadée que « *son père et sa mère l'avaient livrée à cet homme comme on livre une victime innocente à un dieu cruel pour attirer sa bienveillance* » (Adiaffi, 1984, p. 55). Les justifications que lui fournit sa mère dévoilent l'ampleur de la crise qui dévaste la famille : « *nous aurions dû être plus clairs ton père et moi lorsque nous te parlions de ton mari. Tu aurais été moins surprise. Nous comptions sur ton intelligence pour tout comprendre et surtout pour être de celles qui obéissent aux ordres de leurs parents* » (Adiaffi, 1984, p. 61). Pourtant, si les pleurs de Ya traduisent l'horreur de la crise dans laquelle la plonge ses parents, force est de constater que les jérémiades de ses géniteurs n'ébranlent guère ses positions comme le relève le narrateur omniscient : « *ni les pleurs, ni les lamentations des siens […] ne pouvaient la forcer à fléchir. Elle était décidée à défendre sa liberté en s'affranchissant des choix qu'on voulait lui imposer* » (Adiaffi, 1984, p. 62).

Les malaises familiaux de Ya se corsent face à l'échec des négociations amorcées par Badou, à l'endroit de leur père impassible, en vue de tenter de le convaincre d'annuler le mariage convenu avec Béhira. Suite au refus catégorique de ce dernier d'entendre raison, Ya sollicite le soutien de Badou et tous deux s'enfuient de Niamiankro, leur village, marquant ainsi leur non adhésion à l'ostracisme exacerbé de la jeune fille. Ainsi libérée de l'hydre patriarcal qui l'enserre, Ya rencontre Kore, un jeune prétendant embauché à la S.A.F.C.A., qui la demande en mariage et promet de rembourser l'équivalent de toute la dot versée par Béhira. Quant au paysan Kouamé, il est incarcéré par la gendarmerie pour « *escroquerie en mariage, incitation au divorce, non empêchement à la demande de divorce* » (Adiaffi, 1984, p.117). Selon le narrateur, « *l'affaire prenait des proportions inquiétantes […] l'exploit qu'elle [Ya] venait de réaliser en allant décrocher dans la capitale un postulant prêt à tout était de taille* » (Adiaffi, 1984, p. 120). Une nouvelle forme de crise s'empare de la famille Kouamé car il revenait à présent à Ya de démêler l'écheveau que constituait la libération de son géniteur en le faisant libérer suivant un choix entre deux possibilités recommandées par les gendarmes : « *épouser Béhira ou laisser enfermer son père pour cinq ans* » (Adiaffi, 1984, p. 121). Elle choisira d'épouser le vieux Béhira, s'offrant ainsi en sacrifice pour l'avènement de la cité nouvelle par les mots de Kore : « *tant que l'appareil judiciaire est aux mains des hommes, la libération de la femme n'est pas pour demain* » (Adiaffi, 1984, p. 127).

De même, dans *Le Journal intime d'une épouse* d'Angéline Solange Bonono, la décision des parents d'Esther de la marier contre son gré sera la cause de son insuccès chez Crésus,

son richissime époux. Considérée, à l'instar de Ya, comme une denrée de troc par ses parents cupides, elle n'aura pas l'opportunité de fréquenter celui avec lequel elle partagera désormais ses jours :

> *« j'ai été dotée […] par procuration. Des noces arrangées. Je ne panique pas, j'apprendrai à connaître mon homme et sans doute l'aimer […] ma famille est heureuse que j'épouse un multimilliardaire car elle espère changer sa condition. Au départ, j'ai refusé tout net, puis j'ai été convaincue que j'accomplirais en épousant cet homme, une mission salvatrice comme Esther, mon homonyme dans l'Ancien Testament. » (Bonono, 2007, p. 8).*

Dans sa future belle-famille, le prétendant d'Esther, de quarante-deux ans son aîné et quarante fois polygame, suscite des dissensions qui divisent la maisonnée. L'harmonie familiale prend un coup au moment où, radicalement opposé à ce qui lui semble être une parodie de mariage, le frère d'Esther se voit « *écrasé par la dictature de la majorité* » (Bonono, 2007, p. 8). L'enjeu économique l'emporte finalement sur l'argument sentimental dans le projet de construction de la famille dès lors que le futur époux corrompt les parents et la future mariée, obligeant toute la famille à adhérer à son projet pédophile. Esther relate les stratégies convoquées par son mari pour parvenir à ses fins : « *mon époux a fait parvenir à mon père beaucoup d'argent qui lui a permis d'achalander son échoppe […] Mon conjoint m'a offert une villa avec un énorme jardin, une voiture et un homme au visage ingrat […] qui me servira de chauffeur* » (Bonono, 2007, p. 8-9).

Au regard de ce qui précède, il apparait que toutes les immixtions externes évoquées en supra ne concourent pas à l'épanouissement d'une famille sinon à la plonger dans une crise indescriptible dont les fondements sont également endogènes.

1.2. Crise familiale endogène

Nous mettons sous ce compte les causes internes de déstabilisation de l'équilibre familial par l'un de ses membres ou de ses proches. On y évoquera l'infidélité de l'époux ; son exposition aux conseils inopérants des frères et/ou amis ; la démission du mari et la différence d'âge entre époux dans le cadre d'une union polygamique.

1.2.1. L'infidélité de l'époux

Pour sa stabilité, la famille requiert les apports de tous ses membres, au premier rang desquels celui du père. En tant que modèle à suivre, ce dernier imprime une voie à suivre à l'ensemble de la maisonnée. Son inconduite peut dégénérer en querelles intestines et nourrir la mauvaise humeur au sein du groupe familial. De sorte que s'il s'écarte d'une certaine éthique comportementale, il fragilise le groupe et l'expose à l'inconstance voire au chaos. Dans *Sous la cendre, le feu* de Mpoudi Ngolle, si Hermine Elame (Mina) vogue dans un monde fantastique situé entre rêve et réalité, c'est parce qu'à l'âge de douze ans, elle a intériorisé bien des traumatismes qui, accumulés, ont suscité en elle des troubles psychologiques notables. L'un d'eux est l'infidélité de son père, un adultère qui ébranle sa famille du fait qu'il ait été commis, de surcroit, avec Sita Mispa, la meilleure amie de sa femme. Blessée dans son amour propre et humiliée par l'être qu'elle chérissait, la mère de Mina sombre dans le déshonneur. Le comble du désordre familial est atteint le jour où elle assiste à une scène de violence provoquée par sa mère chez sa rivale Mispa attablée avec son amant : « *je trouvais logique que mon géniteur fût une représentation [du] Dieu céleste […]. Et dès lors, je le croyais incapable de toutes ces mauvaises choses que l'on racontait sur tel ou tel autre voisin : le mensonge, le vol, l'infidélité* » (Mpoudi, 1990,

p. 80). L'impression négative que laissent alors les parents à cet enfant qui, jusque-là, les avait déifiés, justifie son traumatisme futur :

> *« sans le savoir, ma mère venait de détruire ce qu'il me restait de l'image idéalisée de mes parents : […] il ne me restait, à la place de mes parents infaillibles, parfaits et immortels que ma tête d'enfant avait façonnés ; qu'un père et une mère accessibles à la critique, indignes de la confiance que je leur vouais » (Mpoudi, 1990, p. 88).*

1.2.2.L'intrusion de la belle-famille

La famille que fonde à son tour Mina et Djibril, son époux, se trouve secouée de toutes parts par des immixtions malsaines des frères de l'époux, notamment celle de sa sœur Hadja. Cette dernière développe vis-à-vis de Mina des rapports pathologiques. Essentiellement conflictuels, ceux-ci naissent à l'annonce de la venue d'Hadja dans la famille de son frère. A sa vue, Mina ressent à distance une angoisse dévorante la traverser : « *je sentis quelque chose se dérouler lentement dans mon bas ventre, monter jusqu'à ma gorge, m'étrangler presque voluptueusement […] Je ne me réveillerais que plus tard dans un lit d'hôpital* » (Mpoudi, 1990, p. 103). Ce sentiment de malaise affirmé traduit le ressentiment de Mina pour des beaux-parents qui, dès le départ, ne la portent pas dans leur cœur. Hadja symbolise ainsi le rejet par les Nordistes de toute union mixte contractée avec des Sudistes comme Mina. Voilà qui justifie pourquoi les points de vue des deux femmes divergent dans le domaine de l'habillement, de l'entretien du bébé et de la posture de la femme au sein du foyer. La crise est profonde parce qu'Hadja veut imposer sa présence dans une famille qui n'est pas la sienne tout en contraignant Mina à un mode de vie traditionaliste dans son propre foyer. Elle lui rappelle par exemple au sujet de son habillement : « *tu sais chez nous les femmes n'ont pas le droit de se montrer, par respect pour Allah, elles doivent cacher ce qui dans leur physique peut inciter les hommes au péché […] Au fait tu devrais t'habiller en pagnes, ton mari ne te l'a pas dit ?* » (Mpoudi, 1990, p. 88-89).

1.2.3.L'incidence de conseils déstabilisateurs

Sans un chef de famille pugnace et résolu dans ses prises de position, la famille ne connaîtra ni harmonie, ni paix, ni équilibre autant pour la mère que pour les enfants. Dans le roman de Mpoudi Ngolle, pour n'avoir pas su éviter l'écueil que représentaient ses frères et amis pour l'épanouissement de sa famille, Djibril finit par commettre des atrocités qui menacent d'ébranler la cohésion familiale. Coupable d'inceste avec Fanny sa fille adoptive, il manque de violer sa belle-sœur Essébé. Ces faits abominables qui en rajoutent à la vexation quotidienne de son épouse, concourent au déséquilibre psychique d'une Mina déjà malade. De fait, la mue que connaît Djibril s'inscrit dans la dynamique des comportements machistes que lui dicte la tradition nordiste encline à la gestion phallocratique de la femme et de la famille. L'homme y apparaît comme le mâle tout-puissant, celui dont le discours, empreint d'injonctions, commande des comportements. C'est dans cette perspective que Djibril s'expose aux conseils malveillants de ses frères l'invitant à violer et à semer le malaise autour de lui pour s'enrichir. Mina se souvient que : « *un de ses frères […], a amené Djibril à consulter un féticheur dans le but de fructifier ses affaires […] il deviendrait très rapidement riche s'il acceptait […] de coucher avec une fille impubère de sa famille* » (Mpoudi, 1990, p. 202). Autant dire que la présence catastrophique de frères et leur intrusion gênante dans le quotidien familial des Djibril n'aura contribué qu'à en bouleverser l'équilibre, en le sacrifiant à l'autel de conseils déstabilisateurs.

1.2.4. L'usage de maléfice : le divorce comme nullification de la famille

L'une des principales causes de rupture entre les géniteurs d'une famille est l'usage par l'un d'eux de moyens occultes pour renforcer et/ou souder leurs liens conjugaux. Illettrée, sentant peser sur elle la menace de perdre son époux, la mère de Prisca recourt aux fétiches dans la perspective de préserver son mariage. Elle entend ainsi « *envoûter son [époux] pour empêcher celui-ci de divorcer* » (Mpoudi, 1990, p. 80). Mais cette tentative se révèle un échec cuisant en ce que cette femme perdra finalement son époux contribuant ainsi à la déstabilisation de sa famille. La narratrice omnisciente rappelle que « *la pauvre avait alors été répudiée par son mari, qui n'avait pas attendu longtemps avant de convoler avec une femme plus jeune, et … moins villageoise* » (Mpoudi, 1990, p. 80). Cette nullification de la famille n'est pas sans conséquence sur les enfants, notamment la jeune Prisca, qui se voient, du coup, abandonnés par leur géniteur et livrés à la merci d'une marâtre sans foi ni loi comme le montre la narratrice :

> *« depuis que celle-ci était arrivée, tout avait changé pour mon amie et ses frères : ses petits frères et elle-même subissaient désormais toutes les brimades possibles, étaient soumis aux grosses corvées domestiques. Prisca […] ne travaillait plus aussi bien qu'avant, elle ne s'amusait pratiquement plus avec nous, et préférait rester seule dans son coin » (Mpoudi, 1990, p. 80).*

1.2.5.La démission du polygame

La différence d'âge entre époux est un facteur fondamental et déterminant pour la survie et l'équilibre d'une famille. Pourtant, dans son ambition inextinguible d'approvisionner son harem, le polygame manque très souvent de prendre en compte son âge avancé. Ce détail hypothèque l'épanouissement de son couple puisque ce dernier se construit autour d'un décalage d'âge préjudiciable à sa survie. Deux cas de figures caractérisent la posture du chef de famille dans ce cas : soit l'époux démissionne de son rôle de chef, soit il tente vainement de rattraper une jeunesse qui lui échappe.

Dans le premier cas de figure, Crésus, de loin plus âgé que ses femmes, les abandonne à la merci de ses chauffeurs, lesquels tiennent pour la plupart son rôle dans sa large famille, violant ses femmes et leur faisant des enfants. Dans *Le Journal intime d'une épouse*, après le viol de Merveille, une épouse de Crésus, une autre épouse, informe Esther des frasques d'un mariage horrible vécu à plusieurs et des malaises qui en sont caractéristiques : « *c'est l'usage ici. Notre époux n'aura jamais le temps de faire des enfants. Les chauffeurs sont ses mains, ses pieds et son phallus. Il a choisi d'être cocu toute sa vie durant* » (Bonono, 2007, p. 35). Livrées à elles-mêmes, les épouses de Crésus vivent un vrai calvaire marqué par la solitude. Certaines optent pour le lesbianisme, d'autres, à l'instar de Félicité, entreprennent de se faire des amants par le biais d'internet. Elles finissent par fonder d'autres familles avec cette fois-ci un Blanc comme partenaire de vie. D'autres encore, comme Reine, sombrent dans des crises psychologiques et commettent des infanticides au lieu de garder les enfants qui ne sont pas issus des œuvres de l'époux absentéiste.

Dans le second cas, l'époux est certes présent mais ses épouses sont si jeunes qu'elles éprouvent le besoin de sortir chaque nuit pour retrouver des amants de leur âge. Tel est le mobile de la souffrance endurée par le vieil Etoka dans *Le Fils d'Agatha Moudio*. Coupable de son entêtement, ce polygame est la victime de ses deux femmes qui le lui font payer autrement. Le narrateur affirme qu'elles « *organisaient des sorties nocturnes*

sans le prévenir, et […] allaient toutes les deux voir des jeunes gens, tandis que leur vieux mari dormait seul dans son lit après avoir passé une bonne partie de la nuit à les chercher de par le village en faisant littéralement du porte-à-porte » (Bebey, 1968, p. 173). L'instabilité et la mauvaise humeur dans lesquelles baigne la famille d'Etoka résultent ainsi de son obstination à fonder cette institution sur des valeurs factices dont le rapport d'âge est l'un des facteurs déstabilisateurs.

2. Dynamique génotextuelle, stylisation et signification de la crise familiale

Définissant la littérature, Roland Barthes déclare que « *[s]a troisième force […], sa force proprement sémiotique, c'est de jouer les signes plutôt que de les détruire* » (Jouve, 1986, p. 91). Si l'on pose que notre corpus est un signe, force est de questionner le jeu scripturaire qui l'articule en tant qu'il est porteur de sens.

2.1. L'écriture du mal-être familial

Il s'agit de l'examen des stratégies esthétiques visant à montrer qu'on est écrivain non « *pour avoir choisi de dire certaines choses, mais pour avoir choisi les dire d'une certaine façon* » (Sartre, 1948, p. 32). Nous disséquons tour à tour l'analepse, la rhétorique de l'ironie et l'intertextualité.

2.1.1. L'analepse

Elle est l'« *évocation après coup d'un événement antérieur au point de l'histoire où on se trouve* » (Genette, 1972, p. 82). Dans les romans décryptés, deux types d'analepse se distinguent : celles dues à la rétrospection du narrateur et celles relatives à la rétrospection du personnage. Dans le premier type, on peut évoquer le récit d'Agatha Moudio justifiant le désordre dans lequel elle grandit à cause de l'ostracisation de sa mère par son père du fait qu'elle ait donné naissance pour une troisième fois consécutive à une fille: « *mon arrivée déclencha son courroux […] ma mère me raconta un jour, que mon père refusa de me voir, pendant les deux ou trois premiers mois de ma vie, et que les gens de la famille de maman allèrent le supplier de me pardonner d'être venue* » (Bebey, 1968, p. 33). De même, le récit de Badou et l'évocation du système matriarcal en vigueur à Niamiankro, interviennent dans le récit au moment où celui de Ya bat son plein dans *Une vie hypothéquée*. Il est l'apanage du narrateur : « *ce système consiste à exclure femmes et enfants du droit de succession après la disparition du chef de famille, ce qui constitue pour ces malheureux une véritable tragédie ; car ils sont ainsi privés de toute ressource* » (Adiaffi, 1984, p. 66).

2.1.2. L'ironie et l'intertextualité

Figure de pensée, l'ironie renvoie à tout « *énoncé par lequel on dit autre chose que ce que l'on pense en faisant comprendre autre chose que ce que l'on dit* » (Lejeune, 1980, pp 24-25). Cette figure de rhétorique est lisible quand un personnage railleur nargue le vieil Etoka dans le Fils d'Agatha Moudio en remettant en question ses capacités à entretenir deux jeunes femmes dans le cadre d'un foyer polygamique : « *un vieux comme lui, […] Il va s'amuser à épouser des femmes ayant trente ans de moins que lui-même, et il pense qu'il pourra les retenir à la maison. Je vous dis qu'il n'a pas fini d'en voir* » (Bebey, 1968, p. 174).

L'intertextualité, « *en un sens plus usuel, […] désigne les cas manifestes de liaison d'un texte avec d'autres* » (Aron ; Saint-Jacques et al., 2002, p. 317). La citation est l'une des modalisations de l'intertextualité. Elle décrit la bonne ambiance caractéristique d'une vraie famille dans *Le Journal intime d'une épouse*. On peut la reconnaître à travers l'évocation du psaume 133 de David visible dans la Bible : « *voyez ! Qu'il est bon, qu'il est*

doux/D'habiter en frères, tous ensemble ! / C'est un miel excellent sur la tête/Qui descend sur la barbe sur la barbe/D'Aaron, sur le col de ses tuniques » (Bonono, 2007, p. 66).

2.2. Signification du récit

La littérature apparaît, au final, « *comme la somme des réponses possibles aux questions réelles que se posent un homme, et à travers lui, une époque, une civilisation, et, à la limite, l'humanité* » (Doubrovsky, 1966, p. 93). À cet égard, le sentiment de paix qui sanctionne les crises que connaît la famille traduit la volonté des romanciers à œuvrer pour la refondation de cette institution menacée d'extinction par des antivaleurs. Il le pari de l'harmonie s'impose alors.

Les romans analysés s'achèvent tous sur une note familiale gaie traduisant l'instance de réconciliation entre ses membres. Déterminante dans l'éducation des enfants et le rayonnement de la société future, la vertu de l'harmonie conditionne l'épanouissement d'une famille. Sans elle, celle-ci connaît des dysfonctionnements qui génèrent des individus rebelles, à l'image de Mbenda, et certaines femmes aigries de Crésus comme Prisca, dont la famille connaît une rupture à cause du divorce de ses parents. Dans *Sous la cendre le feu* par exemple, la bonne humeur familiale révélatrice d'harmonie fait dire à l'enfant Mina : « *l'atmosphère familiale était redevenue la même qu'avant. On entendait ma mère fredonner pendant qu'elle travaillait, mon père l'appelait à nouveau par son petit nom favori* « Nyango ». *Bref tout était rentré dans l'ordre* » (Mpoudi, 1990, p.86). De l'avis des démiurges, cette symphonie, qui appelle à la réconciliation familiale, ne peut prospérer que si la société exorcise les pesanteurs diverses génératrices de crises protéiformes.

Conclusion

Comme l'affirme un critique, « *une réflexion sur la famille pose la question centrale de l'essence même de l'Humanité* » (N'guessan, 2016, p. 3). Les immixtions diverses, endogènes et exogènes, restent des écueils qui obèrent encore à ce jour l'éclosion d'une institution familiale forte dont les réformes urgentes se révèlent un impératif catégorique. L'étude diachronique des récits scrutés témoigne de l'urgence à conjurer les démons de l'obscurantisme et à réformer les pratiques et traditions ancestrales dont la caducité contribue à fragiliser, dans la cellule familiale, la femme et la fille. Car « *productrice de vie et actrice de développement, [la femme] joue un rôle essentiel dans la construction de la société* » (N'guessan, 2016, p. 3). Les femmes constituent ainsi des points focaux dans le projet de construction d'une famille épanouie. Car, *« lorsque cette institution est déstabilisée, c'est toute la société dans son ensemble, son fonctionnement […] qui sont mis à mal* » (N'guessan, 2016, p. 3). Au clair, une famille en crise s'avère une pesanteur à l'éclosion d'un climat de paix sociale.

Références bibliographiques

ADIAFFI, Anne-Marie (1984). *Une vie hypothéquée.* Abidjan : NEA.

ARON, P. et al., (2002). *Le Dictionnaire du littéraire.* Paris, France : PUF.

BEAUVOIR, Simone de (1949). *Le deuxième sexe II.* Paris : Gallimard.

BEBEY, F. (1967). *Le fils d'Agatha Moudio.* Yaoundé, Cameroun : CLE.

BEYALA, C. (1975). *Lettre d'une Africaine à ses sœurs occidentales.* Paris, France : Spengler.

BONONO, A. S. (1949). *Le journal intime d'une épouse.* Yaoundé, Cameroun : PUY.

CROS, E. (2003). *La sociocritique.* Paris, France : L'Harmattan.

DOUBROVSKY, S. (1966). *Pourquoi la nouvelle critique ?.* Paris, France : Mercure de France.

GENETTE, G. (1972). *Figures III.* Paris, France : Seuil.

JOUVE, V. (1986). *La littérature selon Barthes*. Paris, France : Minuit.

LEJEUNE, Ph. (1980). *Je est un autre. L'autobiographie de la littérature aux médias*. Paris, France : Seuil.

MITTERAND, H. (1980). *Le discours du roman*. Paris, France : PUF.

MPOUDI NGOLLE, E. (1990). *Sous la cendre, le feu*. Yaoundé, Cameroun : L'Harmattan.

N'GUESSAN KOUADIO, G. (2016). *L'Effondrement de la famille dans la littérature féminine noire américaine*, Paris, France : Edilivre.

SARTRE, J.-P. (1948). *Qu'est-ce que la littérature ?*. Paris, France : Gallimard.

Pour citer cet article

Pierre Suzanne Eyenga ONANA, « Crise familiale et scénographie de l'inconfort féminin dans quelques romans féministes africains contemporains », *Paradigmes* 2020/8, p. 127-137.